
Appel à projets en animation !



**Une collection de courts métrages
animés qui vous donnent envie de lire**

Saison 4, Hervé Le Tellier

CORPUS

SOMMAIRE

LE TELLIER Hervé, <i>Sonates de bar</i> , « Une lueur sépia dans le Rusty Nail », Le Castor Astral, 1991.	4	
LE TELLIER Hervé, <i>Sonates de bar</i> , « Les déracinés du Maiden's Blush », Le Castor Astral, 1991.	5	
LE TELLIER Hervé, <i>Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable</i> (extrait 1), Le Castor Astral, 1997.	6	
LE TELLIER Hervé, <i>Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable</i> (extrait 2), Le Castor Astral, 1997.	8	
LE TELLIER Hervé, <i>Zindien</i> , « Manège », Le Castor Astral, 2000.	10	
LE TELLIER Hervé, <i>Zindien</i> , « Inspecteur Gadget », Le Castor Astral, 2000.	11	
LE TELLIER Hervé, <i>Cités de mémoire</i> (extrait Pulidalatita), 2003.	12	
LE TELLIER Hervé, <i>Cités de mémoire</i> (extrait Agatuk ou l'urbs mobilis), 2003.	13	
LE TELLIER Hervé, <i>Cités de mémoire</i> (extrait Yarga ou la ville sans qualité), 2003.	14	
LE TELLIER Hervé, <i>Le Voleur de nostalgie</i> (extrait 1), Le Castor Astral, 2004.	15	
LE TELLIER Hervé, <i>Le Voleur de nostalgie</i> (extrait 2), Le Castor Astral, 2004.	17	
LE TELLIER Hervé, <i>Le Voleur de nostalgie</i> (extrait 3), Le Castor Astral, 2004.	18	
LE TELLIER Hervé, <i>Je m'attache très facilement</i> (extrait Inverness), Éditions Mille et Une Nuits, 2007.	20	
LE TELLIER Hervé, <i>Je m'attache très facilement</i> (extrait La chenille), Éditions Mille et Une Nuits, 2007.	21	
LE TELLIER Hervé, <i>Les Opossums célèbres</i> , Le Castor Astral, 2007.	23	
LE TELLIER Hervé, <i>Assez parlé d'amour</i> (extrait Souvenir Un), Éditions Jean-Claude Lattès, 2009.	26	
LE TELLIER Hervé, <i>Assez parlé d'amour</i> (extrait Oiseau Lyre), Éditions Jean-Claude Lattès, 2009.	27	
LE TELLIER Hervé, <i>Electrico W</i> , Éditions Jean-Claude Lattès, 2011.	28	
LE TELLIER Hervé, <i>Demande au muet</i> (extrait 1), Éditions Nous, 2014.	29	
LE TELLIER Hervé, <i>Demande au muet</i> (extrait 2), Éditions Nous, 2014. ... 3131	LE TELLIER Hervé, <i>Toutes les familles heureuses</i> (extrait L'appel téléphonique), Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.	33
LE TELLIER Hervé, <i>Toutes les familles heureuses</i> (extrait L'enterrement), Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.	34	
LE TELLIER Hervé, <i>Toutes les familles heureuses</i> (extrait Les vieux), Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.	36	
LE TELLIER Hervé, <i>Toutes les familles heureuses</i> (extrait L'enterrement), Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.	38	
LE TELLIER Hervé, <i>Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités</i> , « Le point de vue du fabuliste », Le Castor Astral, 2019.	40	
LE TELLIER Hervé, <i>Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités</i> , « Le point de vue de Robert », Le Castor Astral, 2019.	41	
LE TELLIER Hervé, <i>Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités</i> , « Perec », Le Castor Astral,		

2019.....	42
LE TELLIER Hervé, <i>Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités</i> , « Bergman », Le Castor Astral, 2019.....	43
LE TELLIER Hervé, <i>Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités</i> , « Reza », Le Castor Astral, 2019.....	44
LE TELLIER Hervé, <i>Contes liquides</i> (extrait 1), Gallimard, 2024.....	45
LE TELLIER Hervé, <i>Contes liquides</i> (extrait 2), Gallimard, 2024.....	47
LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), <i>Folie dans les folies</i> , « Naburabixhodonopalosor », Gallimard, 2024.....	48
LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), <i>Folie dans les folies</i> , « Marwa Ouaknine », Gallimard, 2024.....	49
LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), <i>Folie dans les folies</i> , « Olga Wenkel », Gallimard, 2024.....	50
LE TELLIER Hervé, <i>Le Nom sur le mur</i> (extrait La Maison natale), Gallimard, 2024.....	51
LE TELLIER Hervé, <i>Le Nom sur le mur</i> (extrait Titanic), Gallimard, 2024.....	53
LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), <i>Jardins sauvages et autres parcs parisiens</i> , « Le parc des Buttes Chaumont », Gallimard, 2026.....	55
LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), <i>Jardins sauvages et autres parcs parisiens</i> , « Cimetière de Montmartre », Gallimard, 2026.....	56
LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), <i>Jardins sauvages et autres parcs parisiens</i> , « Le jardin sauvage (nocturne) », Gallimard, 2026.....	57
LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), <i>Jardins sauvages et autres parcs parisiens</i> , « Les arènes », Gallimard, 2026.....	58

**LE TELLIER Hervé, *Sonates de bar*, « Une lueur sépia dans le Rusty Nail »,
Le Castor Astral, 1991.**

C'est une vieille photo jaunie, entourée d'un cadre vernis. Je la pose parfois sur le bord du piano, et mon regard s'y perd lorsque je joue le blues. C'est un petit bungalow bleu dans la banlieue de Bâton-Rouge, mais la photo n'est pas en couleur. Il fait beau, ma mère porte sa robe du dimanche et se penche à la balustrade, mon père l'entoure de ses bras. Je suis à côté d'eux, je tiens la main de ma petite sœur. Elle a deux longues nattes et elle fait une grimace. J'ai huit ans, Sue en a cinq. Quelques années plus tard, ce sera la guerre, et mon père tombera, en Europe, près d'une ville qui s'appelle Bologna. Il est enterré là-bas, et je me dis souvent que c'est un drôle d'endroit pour mourir.

Parfois, Jay se moque de moi. Il dit que le sépia est si rongé qu'on n'y distingue plus rien, que le vernis est écaillé, terni, et que je verrais aussi bien dans les lueurs d'un Rusty Nail. Il pose le cocktail, moitié Scotch, moitié Drambuie, et beaucoup de glace, à côté de la photo, et il sourit. Une perle de rosée naît à l'équateur du grand verre ballon et trace son sillage jusqu'à l'Antarctique. Les glaçons brillent dans la pénombre, dérivent sans bruit dans l'enclos transparent. Mon regard croise celui de Jay, revient vers le cadre usé, et on se parle sans rien se dire.

C'est peut-être vrai que le temps a mangé les détails, que je ne suis rien qu'un pauvre nègre qui déraile. Mais ce bout de papier racorni, Jay, c'est tout ce qui me reste de mon enfance. La nuit ocre peut bien dévorer le bungalow et les visages, je sais chaque planche, chaque sourire derrière cette ombre qui envahit tout. Et je sais que tu comprends, Jay. Parce que, quand les glaçons tournoient dans le verre et que les deux alcools d'ambre se mêlent dans la lumière, je vois ton regard se noyer dans la chaleur sucrée de la liqueur et du malt, et je sens monter en toi des souvenirs qui vibrent comme l'air brûlant sur la route.

Archibald W. Clarence.

**LE TELLIER Hervé, *Sonates de bar*, « Les déracinés du Maiden's Blush »,
Le Castor Astral, 1991.**

Je suis passé derrière le bar, j'ai noué mon tablier autour de ma taille et je t'ai regardée, Rose, qui t'approchais d'Archie. Tu t'es penchée à son oreille et tu as murmuré quelques mots, il a souri et hoché la tête, posé ses doigts sur le clavier. J'ai reconnu la mélodie tout de suite, c'était cette balade irlandaise que tu aimais tellement, cette chanson d'émigrant qui parlait de solitude et d'amour, de la lande du Connemara et des rues de Galway. Archie la jouait doucement, dodelinant de la tête, murmurant de sa voix de basse, et tu t'es agenouillée à ses côtés, à te laisser envahir par la musique.

J'ai versé dans une coupe à champagne deux tiers de Gin, un tiers d'Anis, une long trait de grenadine, donné un coup de cuiller pour mêler les liquides, et ajouté un glaçon. Le Maiden's Blush portait bien son nom, il était vraiment rose comme un rougissement de jeune fille et j'ai posé la soucoupe devant toi, sur le bois sombre du piano. Tu avais appris les paroles à Archie, et c'était étrange de voir cet arrière-petit-fils d'esclave prononcer des mots qui parlaient d'un pays si loin de l'Afrique. Archie chantait les ruisseaux et les prairies d'Irlande, la bruine et l'automne, avec dans sa voix autant d'émotion que s'il avait chanté le coton et les chaînes. Et puis j'ai repensé aux manifestations des Indépendants, il n'y a pas si longtemps, dans les rues de New York, à ces protestants blancs puritains qui hurlaient leur haine des Juifs, des Noirs, des catholiques, et d'entendre Archie chanter cette balade ne m'a plus paru si incongru.

J'ai repris à voix basse la mélodie avec lui, et moi qui ne suis ni vraiment Noir, ni vraiment Juif, ni vraiment rien du tout, je me suis senti comme un oiseau sans nid, et j'ai eu envie d'être quelque chose, d'avoir une famille, une patrie, un village à pleurer, pour vivre un instant l'ivresse de l'illusion de savoir qui je suis.

LE TELLIER Hervé, *Les annésiques n'ont rien vécu d'inoubliable* (extrait 1),

Le Castor Astral, 1997.

À quoi tu penses ?

Je pense que quand j'étais gosse, j'écrivais au Père Noël, et qu'aujourd'hui encore, il m'arrive d'imaginer les trois souhaits que je voudrais voir exaucés si je rencontrais une fée.

À quoi tu penses ?

Je pense qu'il s'est passé plusieurs années entre le moment où j'ai compris que j'allais mourir et celui où j'ai compris que j'allais d'abord vieillir.

À quoi tu penses ?

Je pense qu'en 1514, personne n'aurait pu imaginer 1515 Marignan.

Je pense que je suis incapable de résister à une femme à qui je plais, et je m'en moque d'être un type facile.

Je pense que non, chérie, Portos, Athos et Aramis ne sont pas des îles grecques.

Je pense que certaines filles maigres comme des clous me rendent marteau.

Je pense que tous les champignons sont comestibles, certains une fois seulement.

Je pense que j'ai compris que j'étais plutôt beau gosse le jour où j'ai commencé à devenir moche.

Je pense qu'en roulant sur l'autoroute, on aperçoit de très jolis châteaux, où l'on aimerait bien habiter. Et puis on se rappelle qu'ils sont près de l'autoroute.

Je pense que puisque désormais trois personnes sur quatre que je croise sont plus jeunes que moi, c'est que je dois être parvenu aux trois quarts de ma vie.

Je pense que personne ne s'étonne de la présence de monologues au théâtre, alors qu'il n'y a tout de même que les dingues qui parlent tout seuls.

Je pense que je ne me mets jamais en colère, et que lorsque je me dispute avec quelqu'un, je n'y crois jamais vraiment.

Je pense que tu m'insupportes quand tu utilises cette formule idiote : « Chez des amis que je connais. »

Je pense que je ne saurais pas faire la différence entre un hermaphrodite et une hermaphrodite.

Je pense que ces gens qui décortiquent leurs crevettes et les entassent sur un coin d'assiette pour se décider à les manger quand tout le monde a fini les siennes méritent qu'on leur en vole.

Je pense qu'avec un peu d'imagination, on a du mal à rester fidèle, mais qu'avec énormément d'imagination, ce doit être possible.

Je pense que je n'ai pas beaucoup d'imagination.

Je pense que dans les films de cape et d'épée, lorsqu'une scène se déroule dans les bois, le gentil peut se mettre sur n'importe quelle branche d'arbre, le méchant à cheval passe toujours en dessous.

Je pense que pour cuire un œuf à la coque sans montre, il suffit de réciter trois fois « le Dormeur du val », quatre fois si on le veut plutôt mollet.

LE TELLIER Hervé, *Les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable* (extrait 2),

Le Castor Astral, 1997.

Je pense que c'est idiot, mais la nuit tombe toujours à la tombée du jour.

Je pense qu'il y a certainement des maladies mortelles tout à fait inconnues, parce qu'elles ne se déclarent qu'après cent cinquante années d'incubation.

Je pense que si on ouvre le crâne d'un supporter de football, il n'y a pas assez de place pour un ballon rond, alors que dans celui d'un amateur de pétanque, le cochonnet rentre largement.

Je pense que oui, je suis bien, là, avec toi, mais si tu pouvais bouger, ce serait bien, parce que je n'ai plus de sang dans le bras gauche.

Je pense que j'ai souvent la sensation, en ouvrant un de mes livres au hasard, de l'avoir écrit trop vite, alors que je sais le mal que cette page-là, précisément, m'a donné.

Je pense que certains soirs, je cherche de la tendresse comme on fait la manche.

Je pense qu'il est difficile d'être fier du succès d'un livre, puisqu'il signifie qu'il plaît à tous ces gens qui n'achètent presque jamais de livres.

Je pense qu'un jour, j'ai renversé une crème renversée, et un autre jour, brûlé une crème brûlée.

Je pense que quand tu croises les jambes, tes bas font le bruit des roseaux dans le vent.

Je pense qu'au moment même où je brise un objet, je sais exactement quel geste j'aurais dû faire pour ne pas le briser.

Je pense que ce que les vieux détestent le plus chez les jeunes, c'est qu'ils sont jeunes, et qu'il faudra que je m'en souviene.

Je pense que j'ai déjà fait plaisir à de jeunes parents en leur disant que leur enfant était grand pour sa taille.

Je pense que j'hésite souvent à parler de moi de crainte que mon interlocuteur ne se croie alors autorisé de parler de lui.

Je pense que c'est vraiment injuste que l'on récompense le talent, comme si ce n'était pas déjà assez dur de ne pas en avoir.

Je pense que dans les moments de désespoir absolu, il m'arrive d'avoir de l'appétit.

Je pense que pour devenir riche, il suffit de prendre un franc à tous les pauvres.

Je pense que poignées d'amour riment avec toujours, mon amour.

Je pense qu'un homme sur mille seulement voit les lunes de Jupiter à l'œil nu, et que moi, je ne vois même pas Jupiter.

Je pense que j'ai frissonné lorsque dans ce restaurant, à une table voisine, quelqu'un a prononcé mon prénom, et que j'ai compris, à cause de l'imparfait, que cet Hervé-là venait de mourir.

Je pense que j'aurais bien aimé être Flaubert, Talleyrand, ou Don Juan, moi qui n'arrive même pas tous les jours à être Le Tellier.

Je pense que je m'ennuierais à crever dans le bonheur des autres.

LE TELLIER Hervé, *Zindien*, « Manège »,

Le Castor Astral, 2000.

Le camion de pompiers avec sa grande échelle
La loco à vapeur avec sa cheminée
La Batmobile noire aux ailes chauve-souris
Le navion tout bleu qui monte et qui descend
La voiture de police,
Le vaisseau des pirates,
Les motos,
Les fusées,
Et tout ça qui clignote, qui s'allume, qui tourne,
Sur des musiques idiotes et qu'il faut qu'on écoute
Et nous en rangs d'oignons sur des chaises en plastoc
Et nous attendrissants d'un amour imbécile
Qui regardons l'enfant qui veut qu'on le regarde
On fait de petits signes on guette son sourire
On voudrait qu'il l'attrape ce satané pompon
Et on veut du bonheur
on veut de l'innocence
on ne veut pas penser que ça va s'arrêter
C'est un tour pour dix francs,
seize tours pour cent francs.

LE TELLIER Hervé, *Zindien*, « Inspecteur Gadget »,

Le Castor Astral, 2000.

Y paraît que les gosses, ça se souvient pas bien.

Et parfois je me dis

Si je mourais demain

Je serais une photo, un bout de vidéo

Des livres pleins de mots

On te dirait

C'est lui

Toi, tu ne dirais rien.

Quand je fais des efforts, tout ce qui me revient

De mes cinq ans à moi

C'est Sylvain et Sylvette que je lisais au lit

Les billes sur la moquette,

Un cheval à ressort,

L'arrière d'une Ami 6, et encore.

Sur le canapé rouge, on a posé la couette

Bien bordée dans les coins pour éviter les plis

Et toi, sur mes genoux, tu bois ton biberon.

On a mis la télé pour Inspecteur Gadget

Je respire tes cheveux et j'embrasse ton front

Et alors je me dis

Si je mourais demain

Tu te rappelleras quoi?

Ton papa à lunettes

Le goût du chocolat

Ou bien la musiquette

« Eh-là-qui-va-là, Ins-pec-teur Gad-get !

Eh-là ça va pas, hou-hou ! »

LE TELLIER Hervé, *Cités de mémoire (extrait Pulidalatita)*,

2003.

Après une semaine de malle-poste et trois jours de chameaux, nous voici enfin en vue de la cité de Pulidalatita.

Tout comme Budapest est l'alliance de Buda et de Pest, Pulidalatita consacre le mariage de deux villes, Pulida et Latita, que relie un unique et monumental pont, fait d'une seule arche de pierre. Pulida s'adosse aux escarpements de la colline, Latita s'étend sur la rive ouest d'un fleuve sans surprise. Au couchant, le soleil empourpre encore les façades de chaux de Pulida quand l'ombre et la fraîcheur envahissent déjà les dômes et les coupoles de Latita.

Les deux villes cousines sont d'un égal attrait, les ruelles en pente de Pulida n'ont pas moins de charme que les étroits canaux de Latita, et les guinguettes joyeuses sur les bords de ces derniers n'ont rien à envier aux cafés bruyants des belvédères de Pulida. La rivalité amicale de leurs universités est proverbiale, et leur économie solidaire, car elles sont régies par un Grand Conseil commun, qui veille à maintenir entre elles un équilibre fraternel.

Pourtant, tout oppose Pulida et Latita. Car, depuis nul ne sait quand, Pulida est la ville des Beaux, et Latita la ville des Laid. À leur puberté, les jeunes gens des deux sexes de chaque ville sont confrontés à un jury, dont les membres sont tirés au sort dans la population des deux cités. Ce tribunal souverain décide une fois pour toutes s'ils sont beaux, ou s'ils sont laids. Il n'y a pas d'entre-deux, et la loi veut qu'ils soient le même nombre à être qualifiés de beaux et à se voir désignés comme laids. Les Beaux deviennent alors à jamais citoyens officiels de Pulida, et les Laid, citoyens de Latita.

Nul ne contraint quiconque à vivre dans sa nouvelle ville. Le laid peut élire domicile au milieu des beaux, à Pulida, le beau peut s'installer à Latita parmi les laids. Les raisons de ces choix sont secrètes, intimes et ne se discutent pas. De même, un beau peut épouser une laide latitienne, une belle pulidienne peut s'unir à un laid, car l'on sait d'expérience à Pulida comme à Latita que l'amour n'y voit goutte, et que la beauté pas plus que la laideur ne se peuvent hériter.

Si bien que les premiers jours, nous qui ignorions tout de la coutume avons traversé plusieurs fois le gigantesque pont qui relie les deux villes sans remarquer la moindre différence entre leurs habitants.

**LE TELLIER Hervé, *Cités de mémoire* (extrait *Agatuk ou l'urbs mobilis*),
2003.**

À l'aube, alors que nous dormions encore au milieu du désert de Gibbo, à l'abri d'une dune charitable, écrasés par la fatigue et la chaleur naissante, nous fûmes tirés du sommeil par le caquet des poules, la clameur des camelots et l'odeur puissante des épices. Une foule bigarrée, qui braillait en toutes langues, se pressait autour de notre campement, soudain cerné de hauts édifices. Nous dûmes dans l'urgence replier la tente, remplir nos sacs, rebâter les chameaux.

Agatuk, que déjà Tacite, dans son *De origine et situ Agatorum*, décrivait sous le nom d'*Urbs mobilis*, la « ville qui marche », s'était déplacée jusqu'à nous.

Car Agatuk la Nomade est sans cesse en mouvement. Sa fièvre jamais ne retombe. C'est à peine si au matin, la cité s'accorde quelques heures d'accalmie, durant le marché aux fragrances qui fait sa notoriété et pour lequel le chaland accourt de tout le royaume. Ce sont alors de courts moments, presque paisibles, où chacun se presse à ses affaires. Puis la ville reprend sa route, avec impatience, dans un effrayant vrombissement de métal, de câbles et de cordes.

Aucun fleuve, aucune forêt, aucune montagne, aucun océan ne sauraient ralentir la course d'Agatuk. Certains l'ont connue nichée au creux d'une vallée, d'autres l'ont vue étincelante cité lacustre, ou bien perchée, triomphante, au sommet d'un escarpement, ou encore vibrer tel un mirage dans l'air incandescent du Grand désert de sel. Et lorsqu'elle repart, impétueuse et ardente, vers un nouvel ailleurs, seuls témoignent de son passage un piétinement de l'herbe, une griffure dans le sable, un frisson sur les eaux.

Parfois, le hasard du voyage et de la géographie voit Agatuk s'installer au cœur même d'une autre ville, toujours moins obsédante, moins présente, moins tangible. Alors, les rues bruyantes, les tours de guet et les fontaines jaillissantes d'Agatuk viennent évincer celles de la cité qu'elle envahit, dont l'on peut voir les pauvres habitants errer, hagards, effarés, dans la folle frénésie d'Agatuk l'usurpatrice.

LE TELLIER Hervé, *Cités de mémoire* (extrait *Yarga ou la ville sans qualité*), 2003.

Les indigènes semblant paisibles, nous décidâmes de passer la nuit. Nous n'envisagions pourtant pas de faire halte à Yarga. La ville ne possède a priori rien de remarquable. Une rivière paresseuse la traverse, l'océan est loin, tout comme la montagne. Aucune basilique élancée ne s'élève sur ses collines basses, aucune haute muraille ne la protège. Dans ses parcs modestes, pas un arbre n'est centenaire. Nul suzerain n'a jamais daigné y édifier une forteresse, sans même parler d'un palais. Son architecture est si banale que ses bâtisseurs semblent avoir fait assaut de conformisme.

Al Sufi le Pieux ne mentionne pas Yarga dans son *Livre des villes illustres*, Witten n'en dit mot dans son *Tractatus urbanisticus*, Serge Cerep l'a oubliée dans son célèbre *Bâtir Construire*. Les cartographes, dont on connaît le sérieux, semblent indiquer son emplacement à regret. On aura beau fouiller sa mémoire, aucun nom ne reviendra d'un savant, ou d'un artiste qui soit né à Yarga.

L'histoire elle-même semble avoir oublié Yarga. On se souvient du Grand incendie de Nollod, de la peste noire qui ravagea Hapra, du terrible siège de Ytor, de la date de la bataille de Grimanna, de l'épouvantable séisme de Ximeco... Mais devant Yarga, l'envahisseur passe son chemin, l'épidémie s'éteint et si la terre tremble parfois, c'est sans y croire tout à fait. Non, l'histoire semble se désintéresser de Yarga.

Puis, peu à peu, comme on s'interroge, comme on questionne, le voile se déchire.

On apprend qu'Ottomet, l'immense architecte du Grand Temple d'Istar, naquit à Yarga, dont le Grand conseil le chassa quand il n'avait que vingt ans. Tout comme les élus de la ville exilèrent, au même âge, la formidable poétesse Ibnor, alors qu'elle écrivait son immortel *Champ noir du malheur*. On découvre que quelques siècles plus tôt encore, d'autres édiles expulsèrent, alors qu'il était presque un enfant, le très sage Alto-pen, qui rivalisa pourtant avec Euclide et Pythagore.

Et l'on comprend alors que la médiocrité est la voie discrète que Yarga s'est fixée. Ce qui paraît une malédiction n'est rien d'autre que sa stratégie pour traverser les siècles sans éveiller l'attention.

LE TELLIER Hervé, *Le Voleur de nostalgie* (extrait 1),

Le Castor Astral, 2004.

Je traînais souvent près de l'Université. C'est là que je l'avais rencontrée, dans un café d'étudiants. C'était une grande fille brune, très belle, aux yeux très noirs, elle portait toujours une longue jupe, bleue de mer, et un gilet rose. Elle étudiait les auteurs anglais, et moi, pour qu'elle veuille me revoir, j'avais dit que j'apprenais l'histoire de l'Opéra, j'avais même dit : l'histoire de la « grande musique. »

C'était un mensonge de gamin. Je voulais qu'elle s'intéresse à moi. J'aurais tout fait pour cela. Vous comprenez, je n'étais pas du même monde que ses amis, que les garçons de la faculté. Je ne parlais pas comme eux, je ne marchais pas comme eux, je ne riais pas comme eux. Même les cigarettes, je les fumais plus sur le coin des lèvres, comme un paysan qui mâchonne une brindille. Francesca, elle tentait toujours qu'ils ne nous croisent pas ensemble. Parfois j'essayais de parler avec eux, d'entrer dans leurs conversations, mais elle fermait ma bouche avec un baiser, elle disait « je dois partir, viens Giovanni... », elle inventait l'endroit, nous n'y allions jamais. Alors, elle se levait, et je la suivais. Elle avait honte de moi, et aujourd'hui encore, en écrivant cela, j'ai des larmes dans les yeux et je serre le stylo dans mes doigts.

J'avais une petite chambre, à l'adresse où vous m'avez écrit, que j'ai laissée à ma sœur, au dernier étage d'un immeuble délabré, près du quartier de la gare. Un soir de juin, j'ai emmené Francesca chez moi, en montant vite. Je ne voulais pas qu'elle voie la crasse dans l'escalier, les plaques de salpêtre sur les murs, la peinture qui tombait de partout. J'ai ouvert la porte et je l'ai faite entrer, sans oser parler. Le matin du jour, je me souviens, j'avais emprunté une douzaine de livres à la bibliothèque municipale, et je les avais disposés sur le plancher. Pour la véracité. Elle les avait regardés, en avait soulevé un ou deux, et elle avait souri : « Tu les as vraiment lus, tous ? ». Je suis devenu rouge, j'étais tout près d'avouer, mais elle a posé un doigt sur mes lèvres et elle m'a embrassé.

[Je me suis agenouillé pour la serrer dans mes bras. Je trouvais que c'était un geste très romantique, pour la première fois. J'ai posé ma tête sur son ventre, sur la laine rose de son gilet. J'ai fermé les yeux. L'air était comme vous dites dans votre lettre, tiède et sucré. Et je suis resté là longtemps, elle caressait mes cheveux, douce, si douce.

Très tôt le matin, elle est partie, sans faire de bruit, mais je sentais encore son odeur dans les draps. Je me suis levé, j'ai voulu ouvrir la fenêtre, et j'ai vu sur la tablette les livres de la bibliothèque municipale. Sur les tranches des livres, il y avait collé les lettres des références, et avec elles, elle avait écrit un mot : CIAO.]

LE TELLIER Hervé, *Le Voleur de nostalgie* (extrait 2),

Le Castor Astral, 2004.

Avant-hier soir, j'ai reçu une visite de mon fils, Cosme, dont je vous ai déjà parlé. Il est venu sans sa femme ni ses enfants, et j'ai ouvert une bonne bouteille de vin des Pouilles pour le repas. Quand Anna est partie – elle joue souvent aux cartes le soir avec des amis –, nous sommes allés jusqu'à la cuisine. Nous voulions seulement ranger les verres, les assiettes, mais nous avons parlé, longuement, comme père et fils. Ne trouvez-vous pas que les cuisines favorisent toujours l'intimité, peut-être à cause des odeurs, ou de la chaleur familière des objets ? L'entreprise où il est employé – il est technicien – est en liquidation, elle va bientôt fermer. Il aura bientôt quarante ans, et ce sera dur de retrouver du travail. Alors, il va sans doute devoir déménager à Turin, ou à Milan.

Et puis soudain, au milieu d'une phrase, sa voix s'est brisée. Il a cessé de parler, et il n'y a plus eu entre nous que le bruit des tramways, dehors. Il a bu une gorgée de vin, en silence, et j'ai retrouvé mon petit Cosme, celui qui, à dix ans, se taisait parfois pour ne pas pleurer, la gorge nouée par un désespoir d'enfant. J'ai posé ma main sur la sienne, l'ai serrée, mais il l'a retirée, s'est levé. Il a marché jusqu'à la fenêtre, écarté d'une main le rideau. La nuit était tombée sur la ville et les étincelles bleues des roues des tramways faisaient clignoter faiblement les façades. « Je ne te l'ai jamais dit, papa, mais j'ai une amie. » Je l'ai regardé sans comprendre, il a repris : « Une amie, une autre femme. »

C'était pour moi comme le choc de la foudre, j'ai pensé à ses enfants, à sa femme, à toute la douleur. Ses yeux étaient toujours posés sur l'autostrade, qui passe au loin. Je me suis levé moi aussi, je me suis adossé au grand buffet. L'autostrade était un spectacle reposant, avec ses phares rouges et blancs, un peu comme celui d'un aquarium, avec ses bancs de poissons néons, d'un turquoise électrique, qui se glissent entre les algues et les roches. Le profil de Cosme se reflétait dans la vitre, et les lumières des voitures sur l'autostrade entraient et sortaient de sa bouche, lentement, comme les mots silencieux de phrases qu'il n'aurait pas prononcées.

Il a dit encore : « C'est pour ça que c'est dur de partir. Et aussi pour les camarades, à l'usine. » J'ai demandé si Giuletta savait, pour l'autre femme, il a secoué la tête : « Elle ne comprendrait pas. Nous sommes heureux. » J'ai murmuré, presque pour moi-même : « Alors, pourquoi, Cosme, pourquoi ? » Il a haussé les épaules, s'est tourné, et tout le flux de l'autostrade pénétrait maintenant dans une oreille et s'échappait par l'autre. « Je ne sais pas... Pour l'émotion, la solitude. Avec elle, j'échappe à tout ce que je suis. C'est une autre forme de bonheur. Oui, c'est ça, il a répété, une autre forme de bonheur... »

LE TELLIER Hervé, *Le Voleur de nostalgie* (extrait 3),

Le Castor Astral, 2004.

C'était il y a cinq ans, par une nuit d'automne, sur une route de montagne. Nous rentrions d'une soirée chez des amis, et Rachel, ma compagne d'alors, conduisait la voiture, dans une de ces averses d'octobre qui n'ont pas de fin. Sa main était sûre, je m'assoupissais, bercé par le chuintement de métronome des balais d'essuie-glaces, par le ronflement du moteur, qui miaulait, rauque et doux, à chaque changement de vitesse. Les yeux de Rachel fixaient la chaussée luisante loin devant. Les ombres vaguement inquiétantes des arbres défilaient dans les phares, les gouttes d'eau glacées filaient vers nous comme une pluie d'étoiles.

Rachel et moi ne parlions pas. Nous vivions la fin de notre histoire, l'ennui semblait s'égréner dans un invisible sablier. Autrefois, nous nous étions inventé un univers intime, un des ces paradis où mêmes les regards et les mots paraissent immaculés. Mais notre île heureuse avait fini par rejoindre le continent, notre complicité cessé de nous surprendre, et l'habitude avait affadi jusqu'à la tendresse des gestes.

Si nous avions eu des enfants, les voir grandir aurait peut-être fait naître un nouveau bonheur. Oui, je crois, nous aurions pu vivre ainsi. Ils auraient dormi derrière nous, sanglés sur les sièges arrière, serrant leurs peluches dans leurs bras, et je les aurai regardés, ému, j'aurais souri, tendu ma main vers Rachel, caressé sa joue. Peut-être.

Pourtant, un jour, ma vie aurait croisé celle d'une autre femme. Comme votre Cosme. Cette femme aurait éveillé en moi une couleur oubliée, ouvert une fenêtre close, elle aurait soufflé sur des braises endormies. C'est pour accomplir toutes ces choses, justement, que je lui aurais laissé le droit d'exister, et elle aurait été la seule à les connaître, parce que toujours, elle m'échapperait, parce que toujours, elle serait neuve.

C'est Rachel qui a brisé le silence. Sa voix était douce, ses paroles pleines d'amertume, entre reproche et regret, tendresse et douleur. A peine avions-nous appris à être cruels que déjà nous étions devenus incapables de nous faire souffrir. Elle parlait pour elle-même, aussi.

Soudain, j'ai cessé de l'écouter. La feuille d'un orme, brune et ocre, s'était collée sur le pare-brise, chahutée de gauche à droite par le ballet des essuie-glaces. Rachel continuait de parler, mais tout mon esprit s'enfuyait ailleurs, vers cette feuille qui, de seconde en seconde, dégringolait vers le no-man's land triangulaire, en bas du pare-brise, où les caoutchoucs rassemblent l'eau de pluie. Chaque phrase que Rachel prononçait semblait se dissoudre dans ces petites rigoles sans cesse mouvantes, et c'était comme si j'étais devenu cette feuille d'automne, maintenant flétrie et immobile, juste au-dessus du tableau de bord, autour de laquelle ses mots coulaient, comme des larmes.

**LE TELLIER Hervé, *Je m'attache très facilement* (extrait Inverness),
Éditions Mille et Une Nuits, 2007.**

Inverness vient du gaélique *Ibhir Ness*, pour « bouche du Ness ». Un monstre hante son loch, mais notre héros, qui s'y posera le lendemain (vol BA 823), ne le chasse nullement. Il vient au cœur des Highlands retrouver une femme, très blonde comme il arrive parfois en Écosse, de vingt ans plus jeune que lui, ce qui ne saurait pas même constituer l'embryon d'un portrait.

Il vient la retrouver alors qu'elle y habite chez sa mère depuis deux semaines, et que l'homme avec qui elle passe ses nuits, presque un mari donc, la rejoindra quelques jours plus tard. C'est donc ce qu'il est convenu d'appeler une folie. Il en a souvent fait, il en fera d'autres. Il est convaincu, bien conscient de citer Oscar Wilde, que les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais.

Il convient, à cet instant du récit, d'en dire un peu plus sur notre héros. Il va avoir cinquante ans. Il n'y a pas cinquante façons d'aborder la cinquantaine. Il y en a deux : dans la première, on se persuade que l'on est encore jeune, dans la seconde, on se plaint que l'on soit déjà vieux. Notre héros devrait refuser les deux, l'une par réalisme, l'autre par un acte de volonté inouï, mais il se contente d'un obstiné mouvement de balancier, selon les matins et les soirs. Il suffira de dire que, si ce ne sont pas ses premières vieilles années, ce sont du moins ses dernières jeunes années.

Notre héros a fait quelques efforts. Il arrive bronzé (d'aucuns diraient rougeaud), un peu remusclé (on parlait de très bas), assez amaigri. Il espère que ces menues différences apparaîtront à la jeune femme, et pourtant miracles aussi ne pas être trop différent de l'homme qu'il fut quand il parvint à la séduire : il se souvient de l'histoire de cette femme qui, parce que son vieux compagnon fait des efforts pour rester jeune, finit par le quitter pour un homme plus vieux encore.

Car notre héroïne semble apprécier les hommes d'âge mûr. Son régulier – on s'autorisera ce terme - a l'âge de l'irrégulier, à un mois près. Mieux vaut deux amants de cinquante ans qu'un seul de cent, diront les facétieux.

Notre héros oublie que la jeunesse, séduisant sans y penser, ne songe pas toujours à séduire. L'âge mûr s'y épuise dès le réveil. Sans doute, dans cette application inquiète que ces deux hommes mettent à lui plaire, notre héroïne trouve-t-elle son compte...

**LE TELLIER Hervé, *Je m'attache très facilement* (extrait *La chenille*),
Éditions Mille et Une Nuits, 2007.**

Sur la route du retour, notre héroïne et notre héros marchent côte à côte. On chemine moins vite. Les moutons sont toujours là, paisibles et laineux. La tension est tombée.

Il est certain de repartir, vraiment. Car s'il part, ce n'est pas pour la quitter. Il part au contraire parce que c'est ici que les risques de la perdre sont les plus grands. Les moutons, les genets, la lande, le bleu du ciel, tout lui semble des ennemis personnels. L'Écosse tout entière veut sa perte. Si notre héroïne le tient à distance, ce n'est pas qu'elle ne le désire plus, c'est qu'elle ne peut rien vivre ici avec lui. C'est trop de poids, trop de culpabilité, trop de mensonges. Voilà ce qu'il veut croire, mais c'est aussi ce qu'il ressent. Il part, il sait qu'il le faut, pour qu'ailleurs, peut-être, plus tard, la retrouver soit possible.

Alors, pour en être certain, il soumet encore notre héroïne à la question. Elle oscille, elle tangué, lui n'exige aucun geste de tendresse, seulement des mots. Et ces mots attendus s'échappent d'elle, ils disent encore son refus, mais leur couleur est plus suave, elle ne nie plus son désir. Il demande « As-tu envie de moi ? ». Elle répond « Tu ne poses pas les bonnes questions ». Cela lui suffit.

Notre héros s'arrête soudain. Du doigt, en souriant, il lui montre une chenille qui traverse la route. Brune à reflets dorés, toute de poils, soyeuse, elle rampe sur le bitume. Elle ressemble à une chenille processionnaire, la procession en moins. Elle et lui s'arrêtent pour la regarder. C'est un moment de calme entre eux, un moment nécessaire. Il lui conseille de ne pas la toucher, car les piquants doivent être urticants. C'est un mot qu'il aime bien, urticant, il ne souvient pas de l'avoir prononcé depuis des années. Puis, ils repartent, l'abandonnant à son sort périlleux de chenille urticante.

Notre héros veut désormais l'apaiser, la rassurer. Il sait y faire : il trouve les mots, la fait rire, il la sent plus joyeuse. On marche dans la forêt fort civilisée, elle moque gaiement les parvenus de l'Écosse du tout neuf XXI^e siècle. Elle parle de ses voisins, de tous ces nouveaux riches du boom immobilier. Il écoute, s'amuse, commente, de temps en temps. L'artificialité de la conversation ne le dérange pas.

Mais de cette quiétude qu'elle retrouve, de son apaisement, naît de nouveau chez lui le désir, la tendresse qu'il avait presque chassés. Elle marche à un pas de lui, sereine, et plus que jamais il voudrait la serrer dans ses bras. Lui reviennent les images de sa nudité fragile, les mots extrêmes prononcés dans la pénombre aussi. C'est une vague de souvenirs. Il ne sait pas lutter contre ça. Il n'a jamais su.

LE TELLIER Hervé, *Les Opossums célèbres,*

Le Castor Astral, 2007.

C'est à ses écailles rouge vif,
à sa tête triangulaire
et à sa collerette blanche
qu'on reconnaît la vipèrenoël.
Ce reptile n'hiberne guère
et quand vient le solstice d'hiver,
il offre aux petits enfants
de jolis cadeaux venimeux :
des nounours empoisonnés,
des trains électriques piégés,
ou des poupées contaminées.
La fête de la vipèrenoël
est d'une fréquence annuelle.
Elle en est la seule convive
car elle déteste qu'on vive
à ses crochets.

L'escargogol et l'escargorki
d'un pied alerte déambulent
parmi les bouleaux verts et gris
sur les berges de la Kamenka.
L'escargogol est de Souzdal,
mais ses affaires l'amènent à Moscou.

- Comment va votre charmante fille Nina ?
demande l'escargorki.
- Bien, Vladimir Ivanovitch,
répond l'escargogol.

Mais notre vieille domestique Olga
rampe de plus en plus mal.

- C'est bien triste,

soupire l'escargorki.
Puis ils devisent sur la paix et sur la guerre,
et sur les méfaits du tabac.
Mais midi sonne au monastère,
ils ont l'estomac dans le talon.

Dans le zoo de Liverpool,
entre Abbey Road et Penny Lane,
on peut admirer la laine
de quatre ovins dans le vent.
Ce sont les brebeatles,
yeah, yeah, yeah.
Les brebeatles ont les poils longs,
et bêlent de jolies chansons :
« Imagine qu'il n'y ait pas d'enclos,
pas de gardien, et pas de zoo »,
et avec eux, les animaux
font « Obladi » et « Oblada ».
Les brebeatles mangent tant d'herbe
qu'ils croient parfois voir dans le ciel
Lassie avec des diamants.
Ce sont les brebeatles,
yeah, yeah, yeah.

Le scarabeethoven
frappe son abdomen
de ses pattes rythmiques.
Ça fait de la musique
pom pom pom pom
pom pom pom pom
tape le scarabeethoven.
Le rythme est pathétique
Et l'être à élytres est très triste.
Tous les insectes autour

lui crient : « Moins fort ! »

Mais hélas hélas – qui l’ignore ? –

il est absolument sourd,

le scarabeethoven.

**LE TELLIER Hervé, *Assez parlé d'amour* (extrait *Souvenir Un*),
Éditions Jean-Claude Lattès, 2009.**

Où viennent se ranger nos souvenirs ? Broca a prouvé que l'hémisphère cérébral gauche contrôle la parole, Penfield soutient que les lobes temporaux accueillent la mémoire. Un arrangement de neurones, une chimie du cerveau stockerait donc ces images, ces odeurs et ces sons que j'appelle le souvenir de toi. Pourquoi mes mains elles-mêmes gardent-elles la mémoire de ta peau ?

Je veux quarante souvenirs de toi, Anna. Pour la raison que tu devines. Quarante, c'est beaucoup, regarde les voleurs d'Ali Baba. Et quarante, c'est trop peu : c'est me résigner à ne pas retracer un geste de toi, si particulier, si intime, à ne pas décrire la perspective d'une rue où s'inscrit ta silhouette, à ne pas évoquer une de tes paroles qui pourtant m'a touché, c'est abandonner certains de tes traits sous le prétexte que je les aurais déjà donnés à lire, ailleurs.

Décrire avec précision est inutile et j'ai conscience du risque encouru, celui de la platitude. Je le cours pourtant, car le souvenir lui-même en court un plus grand, celui d'être oublié, puisque l'oubli n'est que la destinée naturelle de la mémoire. Mais je sais surtout que si chaque souvenir est là, figé dans des mots, c'est pour accomplir l'impossible : ne plus te perdre jamais.

UN

C'est un souvenir trop imprécis, une brume de la mémoire. Tu parles, debout au milieu de la vaste entrée d'un appartement de la Rive gauche. J'écris « tu », mais c'est absurde, car je ne sais pas encore que tu es toi. Les êtres qui vont prendre place dans notre vie sont toujours, à la veille de leur rencontre, des inconnus, et l'écrire est moins une naïveté qu'un émerveillement.

Tu parles d'inceste et de viol. Tes yeux disent une vivacité rare, ta voix est chantante, pénétrante, ta diction précise, assurée, je perçois dans ce débit rapide une urgence qui n'est pas reliée au sujet, mais à ta manière d'être. Les vêtements que tu portes semblent flotter. Tes cheveux frôlent tes épaules. Si je te regarde si peu, c'est que j'ai trop envie de te regarder. Je ne veux pas que mon avidité trahisse mon désir naissant, je ne veux pas que mon attention trop visible t'embarrasse. Aujourd'hui encore, je regrette ces premières minutes où je ne me suis pas autorisé à mieux te saisir, à mieux t'envisager.

**LE TELLIER Hervé, *Assez parlé d'amour* (extrait Oiseau Lyre),
Éditions Jean-Claude Lattès, 2009.**

Un oiseau-lyre d'Australie, qu'on appelle le ménure superbe, parvient à imiter tous les sons, du bruit d'un moteur diesel à celui d'un marteau-piqueur. Cet après-midi-là, une douzaine de ménures superbes suffiraient pour reproduire le bruit de Paris.

Louise est légère, en suspension, amoureuse. Si elle quitte Romain, c'est pour cette légèreté retrouvée. Le ciel est d'un gris sans limite. Il parvient à la fois à cacher le soleil et la forme des nuages. Louise aimerait un ciel plus clair, un azur argentin. Il y a cinq ans, Louise est allée à Buenos Aires. Le nom lui évoque à jamais le bleu du ciel qui découpe les buildings.

Les enseignes disent Boulangerie à l'ancienne, Presse Loto, Crédit Agricole. Le mot « agricole » égaré dans la ville ne lui paraît pas incongru. Louise a toujours aimé l'adjectif incongru, parce qu'il est lui aussi incongru. Il y a sur l'abribus une publicité pour un film américain avec Nicole Kidman, une autre sur un panneau pour une berline allemande, elle pivote et laisse la place à un téléphone portable coréen. Louise traverse Paris pour quitter Romain et pourtant elle regarde les publicités. Elle prend de l'énergie dans la lumière du ciel, le scintillement des feuilles, le mouvement des branches. Elle regarde les affiches, les ouvriers qui creusent une tranchée dans le bitume, les boutiques, les robes et les bottines. Elle va quitter Romain et pourtant elle regarde les robes et les bottines.

Elle s'est maquillée, elle a mis cette robe noire qui – elle n'en doute pas – lui va bien. Elle porte ce parfum de lierre et de santal que Romain lui a offert pour son anniversaire, ce parfum trop boisé, trop précieux pour elle. Elle ignore pourquoi elle a mis tant de temps pour se préparer, quand la vraie délicatesse aurait consisté à se rendre la moins jolie possible, à vouloir plaire le moins possible. Elle se demande si c'est pour lui ou pour elle qu'elle a fait tant d'effort.

Elle sait que certains hommes, aux terrasses des cafés, la regardent, en cet instant où elle remonte le boulevard Saint-Germain. Toute femme qui marche dans Paris a peut-être posé sur elle, à tout instant, le regard d'un homme.

Elle part pour quitter Romain. Elle aura le courage de lui dire qu'elle l'a quitté voici longtemps. Elle marche dans Paris pour lui signifier que le fil entre eux est rompu, que les enfants la rattachent à lui, mais que cela ne saurait suffire. Elle ne s'imagine déjà plus à son côté. Elle a oublié le bonheur qu'hier encore elle avait de sa présence à son bras.

LE TELLIER Hervé, *Electrico W*,

Éditions Jean-Claude Lattès, 2011.

Bombinha, il s'était coupé avec une machette. À la jambe. Pas profondément, hein. Il avait juste dû s'asseoir dessus, sans faire attention. Mais la plaie s'était infectée, elle suppurait, c'était affreux à voir. On nettoyait, on mettait de la mousse, il serrait les dents de douleur, sans pleurer, mais ça empirait sans cesse. Il a eu la fièvre, il était très malade. J'ai commencé à faire des portraits de ce gosse, des rouleaux complets, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il avait l'âge qu'aurait eu notre enfant, à Canard et moi, et puis, pendant que je prenais les photos, il souriait, il pensait moins à la douleur, je lui parlais. Fais-moi un bon sourire, Bombinha, je sais que tu as mal, mais souris, je lui disais. Les photos, je les ai ramenées en Europe, le directeur du journal voulait discuter le prix...

António parlait de plus en plus vite, sa voix tremblait. Autour de nous, des touristes en chemisette photographiaient la dentelle des arcs romans brisés, certains riaient fort.

– Il y avait ce prêtre américain qui veillait sur eux, un brave type, qui leur apportait de la nourriture, des sandales aussi, je crois qu'il s'appelait David. Un pasteur protestant, qui avait quitté son Kentucky, environ cinquante ans, je ne sais pas. Il faisait plus vieux que ça. David, il s'appelait, oui, c'est ça, David. Tout un symbole, ce prénom...

Il a jeté la branche, ramassé une bille de terre, et l'a pulvérisée entre ses doigts. L'argile est retombée en pluie fine sur le sol, au milieu des fourmis qui s'égayaient.

– Les gardes n'avaient pas osé l'assassiner, certainement à cause de son passeport américain, et aussi un peu parce qu'il les payait. Chaque semaine, il écrivait au consul des États-Unis à Rio pour demander qu'il intervienne. Tu parles qu'il s'en foutait, le consul. D'ailleurs il envoyait des lettres partout, ce pauvre David, il me suppliait de raconter ce qui se passait ici, de ne rien oublier, surtout. Il vivait je ne sais où, dans un village, ou dans une cabane dans la forêt.

Le pasteur, quand Bombinha a été très malade, il est arrivé tout de suite. Il s'est agenouillé, il a prié. Il savait bien qu'il aurait mieux valu des médicaments, simplement des antibiotiques, mais il n'en avait plus, alors, il était là, dans la case, il tenait la main du gosse, il caressait son front brûlant, tout moite, il lui lisait la Bible. Ça aussi, j'ai pris la photo, presque sans lumière, ouverture maximum, mais j'avais la tremblote et la photo n'était pas nette. Mais putain, que c'était beau, j'avais pris des Fujicolor, des 400 ASA que j'avais poussées, on aurait dit un De La Tour, tu sais, la Nativité. Ils ne voulaient pas la passer, au journal, ils disaient Elle est floue, ta photo, on voit rien. Qu'est-ce qu'ils voulaient, ces cons, que je flashe ?

LE TELLIER Hervé, *Demande au muet (extrait 1)*,

Éditions Nous, 2014.

Le disciple : Maître, je me suis présenté à l'Institut Confucius de Poitiers et j'ai échoué.

Le maître : Présente-toi plutôt à l'Institut Lao Tseu. Selon lui, l'échec est le fondement de la réussite.

Le disciple : Maître, est-il vrai que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ?

Le maître : Oui, disciple, mais elle peut prendre beaucoup plus.

Le disciple : Une puce m'a piqué, maître.

Le maître : Ne te plains pas, plains-la plutôt. Elle reste puce, tandis que tu es homme.

Le disciple : Puis-je me gratter malgré tout, maître ?

Le disciple : Maître, quand nous parlons d'une même chose, comment savoir si nous parlons de la même ?

Le maître : Si nous pouvions parler de la même chose, disciple, je ne serai pas le maître et toi le disciple.

Le disciple : Maître, un vrai sage dit-il toujours le vrai ?

Le maître : Non, disciple. Parfois, il dit le faux pour apprendre au disciple à le distinguer. Mais rien ne te prouve que même ceci soit vrai.

Le disciple : Mais, maître, alors, pourquoi n'avez-vous pas de chien ?

Le maître : Quand un sage a un chien, disciple, soit ce sage n'est pas un vrai sage, soit ce chien n'est pas un vrai chien.

Le disciple : Tout ce qui vole n'est pas oiseau, tout ce qui est oiseau ne vole pas. Pourquoi, maître ?

Le maître : Pour la même raison que tous mes disciples ne sont pas idiots, et que, par chance, tous les idiots ne sont pas mes disciples.

Le disciple : Quelle est la différence entre la culture et l'intelligence, ô maître ?

Le maître : L'homme cultivé sait que la tomate est un fruit, disciple, l'homme intelligent n'en met pas dans la salade de fruits.

Le disciple : S'il n'existait que le réel, maître, et pas la pensée d'un autre réel possible, comment pourrions-nous songer à le changer ?

Le maître : Songerais-tu donc à devenir un jour maître, disciple ?

Le disciple : La stupidité est-elle, comme on l'entend parfois, la décontraction de l'intelligence ?

Le maître : Depuis combien de temps n'as-tu pas eu une crampe, disciple ?

Le maître : À ma mort, disciple, tu prendras toi aussi un disciple.

Le disciple : Mais, maître... si l'enseignement n'est pas terminé ?

Le maître : Alors, tu prendras deux disciples.

**LE TELLIER Hervé, *Demande au muet (extrait 2)*,
Éditions Nous, 2014.**

Le maître : La sagesse ne vient pas avec l'expérience, disciple.

Le disciple : Dites-vous cela d'expérience, ô maître ?

Le disciple : Maître, ne craignez-vous pas de mourir incompris ?

Le maître : Si, disciple, mais c'est préférable à passer sa vie à s'expliquer.

Le disciple : Maître, la jeunesse est dans la rue. Que faire ?

Le maître : Rien, car c'est une illusion d'optique : la jeunesse est avant tout dans la tête.

Le disciple : J'apprends de mes erreurs, maître.

Le maître : Bien, apprend aussi de celles des autres. Ta vie ne sera pas assez longue pour que tu les fasses toutes.

Le disciple : Pour l'aveugle, l'oiseau chante. Pour le sourd, l'oiseau vole. Qui dit vrai, ô maître ?

Le maître : Demande au muet, disciple.

Le disciple : Maître, désirer une autre femme, est-ce déjà tromper la sienne ?

Le maître : J'ignore ce que signifie « désirer », disciple, mais tu devrais, toi, ignorer ce que signifie « femme ».

Le disciple : Parfois, maître, j'ai l'impression que tout le monde me méprise.

Le maître : Tu dis des sottises, disciple, nombreux sont ceux qui ne te connaissent même pas.

Le disciple : Maître, j'ai ouvert un dictionnaire au hasard et je suis tombé sur le mot hasard.

Le maître : Et que dirais-tu si tu étais tombé sur le mot déterminisme, disciple ?

Le disciple : Maître, comment vous prouver ma patience ?

Le maître : Achète un hamac, disciple, et plante deux glands.

Le disciple : Mais, maître, alors, pourquoi n'avez-vous pas de chien ?

Le maître : Quand un sage a un chien, disciple, soit ce sage n'est pas un vrai sage, soit ce chien n'est pas un vrai chien.

Le disciple : Maître, c'est affreux, j'ai croqué une pomme et j'y ai trouvé un ver.

Le maître : Ce n'est rien, disciple. Croquer la pomme et y trouver une moitié de ver serait deux fois pire.

Le disciple : Où est la frontière entre l'homme et l'animal, maître ?

Le maître : Trouve d'abord la frontière entre deux animaux, disciple.

Le disciple : Combien de langues maternelles peut-on parler à la perfection, maître ?

Le maître : Autant que l'on a de mères, disciple, moins une.

LE TELLIER Hervé, *Toutes les familles heureuses* (extrait L'appel téléphonique),

Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.

Il y aurait du scandale à ne pas avoir aimé ses parents. Du scandale à s'être posé la question de savoir s'il était ou non honteux de ne pas trouver en soi, malgré des efforts de jeunesse, un sentiment si commun, l'amour dit filial.

L'indifférence serait interdite aux enfants. Ils seraient à jamais prisonniers de l'amour qu'ils portent spontanément à leurs parents, que ces derniers soient bons ou méchants, intelligents ou idiots, en un mot aimables ou pas. Les éthologues donnent à ces manifestations d'affection incontrôlable et acquise le nom d'empreinte.

Manquer d'amour filial n'est pas qu'une insulte à la décence, c'est un coup de canif dans le bel édifice des sciences cognitives.

J'avais douze ans. Il devait être onze heures du soir et je ne dormais pas encore, car c'était un de ces très rares soirs où mes parents étaient sortis dîner dehors. Resté seul, je devais lire, sans doute Isaac Asimov, ou Fredric Brown, ou Clifford D. Simak. Le téléphone sonna. Ma première pensée fut : c'est la gendarmerie, il y a eu un accident de voiture, mes parents sont morts. Je dis « mes parents » afin de simplifier (il faut toujours simplifier), car il s'agissait de ma mère et de mon beau-père.

Ce n'était pas la gendarmerie. C'était ma mère. Ils étaient en retard, elle voulait me rassurer.

J'ai raccroché.

Je venais de découvrir que je n'avais pas été inquiet. J'avais envisagé leur disparition sans angoisse ni tristesse. J'étais étonné d'avoir si vite accepté ma condition d'orphelin, effrayé aussi du petit pincement de déception quand j'avais reconnu la voix de ma mère.

C'est alors que j'ai su que j'étais un monstre.

**LE TELLIER Hervé, *Toutes les familles heureuses* (extrait L'enterrement),
Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.**

Ma mère et Guy formaient un cas rare de couple fusionnel sans amour. Jamais elle sans lui, jamais lui sans elle, jamais ensemble.

[Que Guy mourût ne lui faisait ni chaud ni froid, hormis la perspective d'une vraie solitude au quotidien, dans laquelle elle ne se projetait pas encore. Il importait en revanche qu'on ne la soupçonnât pas d'indifférence. Maintenir les apparences était une activité sociale qui avait de tout temps fortement mobilisé son énergie. Aussi ma mère se rendait-elle tous les jours à l'hôpital, comme – répétait-elle – son devoir l'exigeait. Elle emmenait un sudoku, s'asseyait devant son mari plongé dans le coma, mais l'ennui s'installait bien vite. Elle y résistait un peu, puis elle ne pouvait s'empêcher de quêter auprès d'une infirmière ou d'un médecin de quoi légitimer son départ prochain. « Je vais devoir rentrer, disait-elle, ça ne sert à rien que je reste, n'est-ce pas ? ». Forte d'un quitus moral, elle fuyait alors la chambre rapidement.]

J'appris donc la mort de Guy quand j'étais à New York. Je réglai à distance les questions d'organisation. Puis je rentrai. Pour l'enterrement.

C'est alors que je découvris que ma mère était folle.

Entendons-nous bien.

J'ai toujours su que ma mère était folle mais ce n'est pas maintenant que j'en parlerai.

Elle avait perdu contact avec la réalité depuis longtemps, mais son mari gérait avec tant d'ordre les choses du quotidien qu'il avait réussi à masquer l'évidence. Avec sa disparition, la folie maternelle prit la forme du burlesque.

La morgue était presque déserte. Nous étions cinq, peut-être six.

Les hommes de la mort que sont ces messieurs des pompes funèbres ont leur vocabulaire. Ma mère a le sien, plus immédiat. Ils ne coïncident pas.

Alors que le corps avait été préparé, placé dans la soie du cercueil, l'un des hommes en noir se tourna vers ma mère et demanda, avec douceur :

- Madame, voulez-vous que nous vous le présentions ?
- Me le présenter ? s'indigna ma mère. Mais je le connais, c'est mon mari!

L'employé avait dû en entendre d'autres et il entra dans les détails du protocole. Il voulait savoir si nous souhaitions que le cercueil restât entrouvert afin que, selon une tradition plutôt morbide, les proches puissent entrevoir une dernière fois le visage de l'être aimé. Mais il le formula ainsi :

- Voulez-vous que nous fassions une exposition ?

- Une exposition de quoi ? demanda ma mère d'une voix inquiète.

Elle ajouta, et cette rationalité la rassura :

- Il avait beaucoup de cravates. L'employé la regarda sans comprendre.

Puis vint le moment de visser le couvercle.

De toute façon il n'y avait personne.

- Nous allons fermer, madame.

Ma mère jeta un œil à sa montre.

- Vous fermez entre midi et deux ? s'affola-t-elle.

J'ai ri. Et c'est alors que j'ai su que j'étais un monstre.

**LE TELLIER Hervé, *Toutes les familles heureuses* (extrait *Les vieux*),
Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.**

Nous avons été installés à côté d'un vieux couple, ou disons d'un couple de vieux. C'était d'ailleurs peut-être un jeune couple de vieux. Je me rends bien compte que « vieux » est devenu un terme politiquement incorrect, physiologiquement imprécis et relativement mouvant. Disons que mes vieux à moi avaient soixante-quinze ans, ce qui signifie que dans quinze ans, ils me paraîtront beaucoup moins vieux.

La place de Clichy est au croisement de quatre arrondissements aux personnalités tranchées et contrastées. Nos voisins étaient plutôt bourgeois du VIII^e arrondissement que populaires du XVIII^e. Lui en costume gris clair, cheveux blancs, elle en tailleur parme, mise en plis châtain et permanentée. On supposera qu'il devait porter *Eau sauvage* de Dior et elle *Air du temps*, de Nina Ricci.

Il y avait de la tendresse dans leurs yeux, comme on dit dans les romans. Une complicité encore fraîche, sans pour autant être nouvelle, qu'ils avaient su préserver du temps. L'homme eut un mouvement vers la femme et, du dos de la main, lui effleura la joue. Elle sourit, ferma les paupières et pencha joliment la tête pour accompagner sa caresse.

C'était un moment d'une ravissante jeunesse, un instantané de délicatesse partagée, qui disait que nous n'avons pas d'âge, même si parfois la réalité du corps reprend possession de nous.

Le geste de l'homme n'avait pas échappé à ma mère.

Elle leva à peine les yeux de son assiette et souffla, à voix basse, pour moi :

- Quel vieux con.

J'ai tout de suite su qu'elle parlait de lui seul, et pas d'eux. Pas une seconde, je m'en aperçois aujourd'hui, je n'ai douté du singulier. Elle a ajouté presque aussitôt, achevant de prouver ma première impression :

- Enfin... Tant mieux pour elle.

Je n'ai pas répondu. Ma mère avait toujours dit ce qu'elle pensait, pensé ce qu'elle disait. La discussion était vaine. Guy aussi avait toujours été « un con ». Pas un jour d'ailleurs sans qu'elle le lui assenât.

Elle ajoutait souvent dans un soupir de mépris : « Mais lui ou un autre... ». Incapable d'être seule, ma mère avait fait le choix d'être avec n'importe qui.

Les deux vieux amants, à côté de nous, buvaient leur café en souriant. Ensemble, ils triomphaient du temps, ils donnaient presque envie de vieillir.

Je me suis demandé si, d'un homme plus jeune, ma mère aurait simplement dit : « Quel con. ». Si c'était l'âge qui faisait le con, ou tout bonnement l'amour. Je penche pour la seconde option. Un homme qui aime est un con. Une femme qui aime, une conne. Quelle connerie, l'amour. Ma mère avait sa façon à elle de paraphraser Prévert.

Et mon éducation sentimentale ne s'arrête jamais.

**LE TELLIER Hervé, *Toutes les familles heureuses* (extrait L'enterrement),
Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.**

Piette était enceinte de quatre mois quand elle se jeta sous un train. Une heure plus tôt, elle était sortie de l'hôpital, en banlieue ouest, elle avait demandé à y entrer trois jours avant car la phase down était trop forte, et les médecins avaient estimé qu'elle était suffisamment rétablie pour sortir. Elle avait laissé un message sur le répondeur, que j'eus bien plus tard : « Viens me chercher, vite, je t'aime. » Je n'étais pas allé la chercher.

L'enterrement eut lieu le surlendemain. André, le frère de Piette, me donna une kippa, sa mère déchira ma chemise à hauteur de mon cœur ; j'avais les yeux presque secs jusqu'à ce geste énorme auquel je n'étais pas préparé. Mes larmes jaillirent et je dus m'isoler de longues minutes pour me dominer.

J'ignorais tout des coutumes judaïques, Piette n'en respectait aucune, adorait le saucisson et se moquait bien du jour du shabbat. J'avais répété les rituels à la hâte et je m'y perdais. J'étais gauche, encombré de moi-même. Sans cesse, il fallait que Daniel me guidât dans mes gestes, me signalât où je devais me placer. J'avais honte de mon ignorance, je craignais à tout instant de rompre par maladresse la dignité de ce moment. J'étais une sorte de Rabbi Jacob, dans une version juvénile et pathétique, et sans les intermèdes dansés. Je jetai une pelletée de terre sur le cercueil, juste après son frère, qui me montra qu'il fallait que je replante la pelle dans la terre meuble, et non que je la passe.

J'ai su des années plus tard que dans ma situation, puisque nous n'étions pas mariés et que je n'étais pas juif, c'était une forme de tolérance autant qu'une marque d'affection.

Je n'avais pas imaginé un instant de demander à ma mère et à Guy de m'accompagner à l'enterrement. Guy aurait pris cet air fermé de circonstance qui masque efficacement l'indifférence comme la bêtise, et la tristesse de ma mère aurait été si feinte, si visiblement fabriquée qu'elle m'aurait fait honte. Je n'avais besoin que de vérité.

Je craignais aussi que quoi que j'eusse pu lui dire, elle n'apportât des fleurs.

À la fin de la cérémonie, la mère de Piette me serra dans ses bras :

- C'est fini. Merci d'avoir été là. Je veux dire : pas seulement maintenant. Avant, pour elle.

Elle ajouta :

- C'est mieux ainsi, tu sais. Ça serait forcément arrivé. Plus tard. Bientôt.

Et aussi :

- Ne disparais pas tout de suite de nos vies, s'il te plaît.

Elle ouvrit son sac et me tendit un petit paquet enrobé dans un papier de soie. Je l'ouvris. C'était un couteau suisse pour enfant, rouge vif avec sa croix blanche.

- Tiens, me dit Claire, prends-le. C'était celui de Piette quand elle avait six, sept ans, c'était le seul couteau avec lequel elle consentait à couper sa viande et à manger. Je lui disais toujours qu'il faut manger pour vivre. À toi, je te dis simplement qu'il faut vivre. Dans un an, pour l'anniversaire de la mort de Piette, tu viendras. Et je veux qu'à cette époque tu aies une nouvelle amie, tu entends. Tu as vingt ans. Il faut vivre.

J'ai déplié puis replié la lame, longtemps regardé l'écusson suisse : Claire m'avait offert ma croix à porter. J'ai glissé le couteau dans ma poche.

J'ai suivi ses conseils, j'ai vécu.

LE TELLIER Hervé, *Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités*, « Le point de vue du fabuliste »,

Le Castor Astral, 2019.

La Joconde et la Vierge à l'Enfant

La Joconde, ayant posé tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Lorsque la crise du marché de l'art fut venue.

Pas la moindre séance de pose

Aux Beaux-Arts ou même des photos.

Elle alla crier famine

Chez la Vierge à l'Enfant sa voisine.

La priant de lui prêter

Quelque pain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle.

Je vous paierai, lui dit-elle,

Avant l'Out, foi de modèle,

Intérêt et principal.

La Vierge à l'Enfant n'est pas prêteuse.

C'est là son moindre défaut.

- Que faisiez-vous au temps chaud ? Dit-elle à cette emprunteuse.
- Je posais, ne vous déplaie.
- Vous posiez ? J'en suis fort aise.

Eh bien, peignez maintenant.

LE TELLIER Hervé, *Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités*, « Le point de vue de Robert »,

Le Castor Astral, 2019.

- Leonardo. J'ai posé chez Raphaël.
- Quoi ? Raphaël ? Ce médiocre qui massacre la perspective... Comment tu le connais ?...
- Il m'a abordée, il m'a dit que j'étais un Botticelli, il m'a invitée chez lui pour un bilan critique du Quattrocento.
- Un stagiaire de Perugiano !! mais comment tu peux ?
- T'as que des clichés dans la tête. Il va faire une expo au diocèse d'Urbino. Mais pas pour lui, hein, pour faire exister le catholicisme, tu vois, pour le faire surgir.
- Le faire surgir ? Je vais hurler. Et il te fait bien poser ?
- Je sais pas, mais j'adore poser pour lui. D'abord, il me met toute nue allongée... et pas habillée sur un tabouret.
- Mais... je ne savais pas que tu aimais poser... nue.
- Oui, j'avais pas envie, j'étais pas certaine d'être épilée. Il m'a allongée sur un simple drapé de coton, il m'a d'abord observée, et d'un coup, il a sorti son pinceau. J'avais le cœur qui battait très très fort. Il me regardait, il mélangeait les pigments. Tu peux pas savoir comme c'était bon, enfin bien sûr, tu ne peux pas savoir. Et alors, il a mis direct la peinture sur la toile. Ça m'a rendue dingue.
- Attends, tu es en train de me dire qu'il t'a peinte sans aucune précaution, sans la moindre esquisse ?
- Oui, il a passé un test chez Michel-Ange. Il a rien.
- Mais comment tu sais ?! Ça, c'est délicat, il t'allonge à poil et hop, il te peint sans même faire une esquisse !!

**LE TELLIER Hervé, *Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités*, « Perec »,
Le Castor Astral, 2019.**

Le point de vue du penseur-classeur

Entrer, saluer, s'asseoir, respirer, se déshabiller, s'habiller, poser, sourire, s'immobiliser, respirer, modifier, bouger, reprendre, sourire, s'immobiliser, bâiller, relâcher, sourire, se détendre, reprendre, se figer, se lever, s'étirer, se déshabiller, se rhabiller, se faire payer, saluer. Ouvrir, saluer, installer, disposer, enduire, préparer, attendre, choisir, sélectionner, adapter, pigmenter, huiler, humidifier, étendre, mélanger, reprendre, observer, étaler, attendre, calculer, remarquer, vernir.

LE TELLIER Hervé, *Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités*, « Bergman »,

Le Castor Astral, 2019.

Le point de vue d'Ingmar Bergman

Møna Lisa : Hur mycket är klockan ? (*Quelle heure est-il ?*) Leønardø ?

Leønardø : Jag vet inte (*je ne sais pas*), Møna Lisa.

Møna Lisa : Det är klockan tolv och det är redan natt. (*Il est midi et il fait déjà nuit*)

Leønardø : Det är i norr. (*C'est le Nord*)

Møna Lisa : Jag skulle aldrig ha accepterat detta utbyte med det Museet i Stockholm. (*Jamais je n'aurais dû accepter cet échange avec le musée de Stockholm*)

Leønardø : Tak. Tak.

Dehors, un cri.

Møna Lisa : Lyssna, utanför, någon skriker. (*Écoute, dehors, quelqu'un crie*)

Leønardø : Det är den sista målningen av Edward Munch. (*C'est le dernier tableau d'Edward Munch*)

Møna Lisa : (*elle aussi crie*) Jag kan inte stå längre. Jag kan inte stå längre. (*Je ne supporte plus. Je ne supporte plus*)

Leønardø : Det är inte värt att bli upphetsad. (*Ce n'est pas la peine de s'énerver*) *Virgin och barn* är passerade igår. Den har en svampinfektion. (*La Vierge à l'enfant est passée hier. Elle a une mycose*)

Møna Lisa : Jag kan inte stå längre, Leønardø. (*Je ne supporte plus, Leonardo*)

Dehors, le vent souffle plus fort.

LE TELLIER Hervé, *Joconde jusqu'à cent, et plus si affinités*, « Reza »,

Le Castor Astral, 2019.

Alors, Mona, dramatique, problème insoluble, le roi de France et le pape veulent tous les deux figurer sur le carton d'invitation au vernissage. François Ier veut y être en premier, logique, c'est lui qui paye le prosecco et les gressins, et puis ce gamin m'appelle « Mon père », comment lui refuser ? Julien de Médicis qui possède la galerie veut absolument que le pape Léon X soit sur le carton, il le veut, c'est normal, c'est son oncle, moi je ne peux pas blairer les Médicis, à cause d'eux, trois ans que je n'ai pas obtenu un seul chantier à Rome, mais bon, le pape, qui craint les visées de François Ier sur le duché de Milan, veut bien ne pas y être à condition que le roi n'y soit pas non plus, chose totalement impossible. Je demande conseil à Machiavel, il sort de taule, il rédige *Le Prince*, il me dit « Tu as soixante ans, ne bousille pas cette expo sur le Quattrocento pour une retraite en France même pas garantie ». Bon, je finis, épuisé, vidé, par accepter que Léon X que je hais qui est une ordure soit sur le carton. Je croise Michel-Ange, je lui raconte toute l'histoire, il me dit « Mais pourquoi je suis toujours prévenu en dernier, pourquoi je suis la dernière roue du carrosse », je lui dis « Mais Michou, non, tu n'es pas la dernière roue du carrosse ». – Mais bien sûr que si, je dois dire Amen à tout, et pour une expo, excuse-moi, dont je ne saisis toujours pas l'urgence. – Mais pas du tout je lui dis – Mais si, que veux-tu que je te dise ! Allez allez, file rejoindre ta chère modèle, allez, va, va.

LE TELLIER Hervé, *Contes liquides (extrait 1)*,

Gallimard, 2024.

Sur l'archipel de Gayok (Philippines), les insulaires savent compter jusqu'à 457 mais pas au-delà. Pour la suite, ils disent « beaucoup ». La chose peut étonner, d'autant que 456, c'est déjà pas mal.

Les chercheurs du Helsinki Science Institute ont prouvé le 1er janvier 1955 que si vous parvenez à conserver un flocon de neige dans la main sans qu'il fonde, c'est que vous êtes mort.

Sur les berges du fleuve Atitopopo (Brésil) vit la tribu des Tihotuhop. Les Tihotuhop sont végétariens, mais ils font une exception à leur régime pour la viande des piranhas pêchés dans des filets tendus lors de la joyeuse cérémonie dite du Recyclage des Anciens, à l'occasion de laquelle les plus âgés du village prennent leur dernier bain.

Le 13 mai 1965, le conseil municipal de Pine Gulch (Utah, 32 145 hab.) décida d'expulser de la langue tout vocable afférant à la sexualité. Très vite, on interdit des mots innocents (de « kangourou » à « nuage »), soupçonnés de remplacer les mots bannis. Puis le silence lui-même devint suspect. Aujourd'hui encore, mieux vaut éviter Pine Gulch et plutôt passer par Bear Woods, en prenant la SR 204.

Tous les efforts déployés par Brillat-Savarin depuis 1787, puis par les plus grands cuisiniers, pour retrouver cette recette qu'adoraient les Hébreux, le « veau d'or », ont été vains.

Des tests effectués à l'Université de Princeton sur le corps d'Einstein, après sa mort en avril 1955, ont montré que le cerveau du savant était plus petit que la moyenne, et avait un léger goût de noisette.

Le grand mathématicien indien Salmahijan a établi en 1895 que si vous avez aujourd'hui deux fois l'âge que vous aviez quand vos enfants étaient trois fois plus jeunes que vous, c'est que vous êtes plus âgé qu'eux.

À un célèbre point de partage des eaux, près de Langres, il est de tradition, après plusieurs bières, d'uriner successivement dans les directions du Nord, du Sud et de l'Ouest, afin d'irriguer à la fois la Mer du Nord, la Méditerranée et l'Atlantique. Plus personne ne pisse vers l'Est, principalement à cause du vent.

Le sage Ouarat Sapara écrit dans ses *Réflexions* du moment d'avant le sommeil que la liberté de pensée sera encouragée le jour où l'on se sera bien assuré que tout le monde a bien cessé de penser.

Selon le médiéviste Ludovic Pouchet (1887 – 1965), le guerrier franc à qui Clovis a lancé : « Souviens-toi du vase de Soissons ! » avant de le frapper mortellement de l'épée, ne s'en souvenait pas du tout du tout.

LE TELLIER Hervé, *Contes liquides (extrait 2)*,

Gallimard, 2024.

Le département de probabilité de l'Université de Acapulco (Mexique) a prouvé que si, en vous promenant aléatoirement, vous abordez plusieurs fois une personne - toujours par hasard - et qu'à chaque fois, elle se trouve être l'un de vos très proches, voire votre femme ou même votre enfant, c'est que vous vous promenez chez vous.

Les médecins de l'Université de Dortmund ont découvert un vaccin contre la gulanovite, une affreuse maladie sexuellement transmissible (et fatale à coup sûr) qui ne se déclare qu'après trois siècles d'incubation.

Buddy Wilson, de l'*Institute for Human Advance Studies* de Columbia University (É.-U.) a prouvé en octobre 1973 que non seulement l'être humain moyen est plutôt assez stupide, mais que, statistiquement, un homme sur deux est encore plus bête que celui-ci.

Une espèce de musaraigne mutante, *minisorex aphobisius*, ne craint aucun prédateur, ni chat, ni renard, ni même loup et les provoque dès qu'elle les aperçoit. L'unique exemplaire de l'espèce, un mâle dénommé Bruce, s'est hélas éteint sans même avoir le temps de se reproduire.

À en croire la spécialiste de Shakespeare Rebecca Nothe, il existerait une version de *Roméo et Juliette* où les familles Capulet et Montaigu sont amies, mais où leurs enfants ne s'apprécient pas particulièrement. L'histoire, bien que moins intéressante, finit mieux.

Sur la planète Sitara, il existe cinq sexes : les makas, les fitus, les jipus, les giminis et les gojos. Les makas pondent les œufs, les fitus les activent génétiquement, les jipus les fécondent, les giminis les couvent jusqu'à l'éclosion, les gojos nourrissent les larves jusqu'à leur autonomie. Cela ne devient vraiment compliqué que pour les familles recomposées.

Selon une étude menée dans les années 1960 par le *Utah Institute for Animal Ethology*, les macaques du zoo de Salt Lake City ne sont nullement des masturbateurs exhibitionnistes. Pudiques au contraire, ils tentent simplement, par de rapides mouvements saccadés de la main, qui peuvent prêter à confusion, de cacher le haut de leur sexe, puis le bas, puis le haut, puis le bas...

La ligne droite est taboue dans la ville d'Along Ulang (Birmanie). Les rues y sont courbes, les trottoirs arrondis, les immeubles bombés ou cintrés. Le fil à plomb est interdit, et nulle ficelle n'est autorisée à pendre aux fenêtres. Et quand filent dans la poussière, rectilignes et provocateurs, les rayons du soleil, on voile les yeux des enfants.

**LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), *Folie dans les folies*,
« Naburabixhodonopalosor »,
Gallimard, 2024.**

Nous ne connaissons pas le vrai nom de notre pensionnaire. Il se fait appeler Naburabixhodonopalosor, mais nous préférons le nommer Nab, même si, nous le sentons bien, ce diminutif lui déplait. Nab assure avoir construit naguère des centaines de magnaneries, mais nous n'en avons trouvé trace sur aucun registre, sur aucun continent.

Il n'empêche : Nab a construit dans son esprit tourmenté un pavillon des papillons, immense bibliothèque où chaque lépidoptère est associé à une science ou à un art, et surtout au souvenir que Nab en conserve. Aux myrtils d'incarner la poésie, aux citrons la danse, aux monarques la physique, aux vulcains la géologie... Flambés, morphos, machaons, plérides, et autres apollons sont dédiés à autant de savoirs. Quant au dessin des soies des ailes, si compliqué, si changeant, il permet une infinité de variations, et chacune représente un ouvrage de référence, une œuvre unique et conservée dans les subtilités des arrangements d'écailles. Nous avons pu voir voler devant nous un moro-sphinx, dont la seule aile gauche portait, selon Nab en tout cas, et dans ce langage bariolé que nous ne saurions hélas déchiffrer, tous les dialogues mystérieux du bouddhisme, les koan zen, dont l'une des questions est : « Une illusion peut-elle exister ? ».

**LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), *Folie dans les folies*,
« Marwa Ouaknine »,
Gallimard, 2024.**

Quelle belle âme que celle de Marwa Ouaknine, l'autrice de l'impérissable *La Fonction et l'anatomie* ! Certes, son équilibre psychique fut à jamais ébranlé par la disparition tragique de sa chienne Olga. Mais Marwa a su triompher de sa longue prostration en lui élevant un glorieux mausolée mental. Elle a vu si grand qu'elle a décidé d'y accueillir d'autres chiens et chiennes d'écrivains, non moins disparus. Le premier à entrer fut Youki, le compagnon de Françoise Sagan. Puis ce fut Bakta, que promenait Romain Gary, Boatswain qu'aimait Lord Byron... Nous ne prétendons pas que Marwa soit tirée d'affaire : elle persiste à ne se nourrir que de croquettes, et elle ne communique encore qu'avec ses amis intérieurs. Mais le temps du mutisme est fini, et tant pis si elle ne parle que dans un langage canin qui ne nous semble, ignorants que nous sommes, qu'une litanie d'aboiements.

**LE TELLIER Hervé (texte) et JARRIE Martin (dessins), *Folie dans les folies*,
« Olga Wenkel »,
Gallimard, 2024.**

Olga Wenkel fut voici déjà dix ans l'ingénieuse architecte de notre Institut. La force de persuasion d'Olga était légendaire : elle parvint à imposer à notre Conseil d'administration d'abord dubitatif ce cocktail de styles brutaliste, roman et rococo qui définit désormais nos bâtiments, sans oublier bien sûr cette curieuse escapade vers l'art byzantin qui caractérise l'aile B.

Olga disait souvent, suivant en cela Jules Renard, que la vie intellectuelle est au réel ce que la géométrie est à l'architecture, et qu'il n'est guère scientifique de croire qu'il existe des lignes droites. Je l'avoue, le sens exact de ces phrases m'échappe encore. Elle disait aussi vouloir « laisser sa trace », « la preuve de son unicité », et cette question la travailla au point de devenir férue des dactylogrammes, ou empreintes digitales, différentes pour chacun et même – elle me l'apprit – pour des vrais jumeaux. Elle imagina un « palais mental », construit à partir des siennes, et aussi une sorte de jeu de construction, fait de planches courbes assemblées, dont les permutations et sélections autorisaient plus de quatre-vingts milliards de variations, qui est – encore un de ses enseignements – le nombre de formes différentes que peuvent prendre les empreintes digitales. On s'en doute, cette obsession la conduisit peu à peu vers la folie, et ironiquement, elle devint l'une des premières pensionnaires de cette aile B dont elle avait supervisé l'édification. C'est son fils aîné qui nous l'amena, peu après l'achèvement du chantier, accompagnée de son chien Corbu. À sa perturbation psychologique s'ajoutait une stupéfiante mutation physique, proprement indescriptible. Aujourd'hui encore, c'est sans doute le pauvre petit Corbu que la métamorphose de sa maîtresse perturbe le plus.

LE TELLIER Hervé, *Le Nom sur le mur* (extrait *La Maison natale*),

Gallimard, 2024.

Je cherchais une « maison natale ». J'avais expliqué à l'agent immobilier : pas une villa de vacances, pas une « maison d'architecte », pas un château, pas un « bien atypique », ces bergeries ou magnaneries transformées en habitation où l'on se cogne dans les chambranles de porte à hauteur de brebis.

Non, je voulais une maison où j'aurais pu m'inventer des racines, et aussi une maison dans un village vivant, où l'on fait ses courses à l'épicerie et boit l'apéro au café, dans cette Drôme provençale où j'avais des amis, depuis longtemps. Alors, j'ai visité cet ancien relais de poste, fait quelques pas dans le petit jardin potager à l'arrière, avec sa perspective sur les pics de Miélandre et du Grand Ruy, j'ai gravi l'escalier de pierre qui desservait les chambres et un grenier poussiéreux. Bien sûr, j'avais trouvé, c'était elle, ma maison natale. Une bâtisse de deux étages, solide, vieille de deux siècles, aux épais murs de pierre, au cœur du hameau de La Paillette, à Montjoux, tout près de Dieulefit.

Tina, la propriétaire, était céramiste. Elle était aussi allemande. Elle avait vécu là près de deux décennies, jusqu'à ce qu'elle estime, à soixante-cinq ans, que le métier exigeait trop de ses muscles et de son dos et qu'il était temps pour elle d'aller peindre des aquarelles à Granville. Son travail sur la matière évoquait un Nicolas de Staël amateur d'émail, et sur la façade côté rue, des plaques de céramique vernissées, vissées à hauteur d'homme, couvraient une bande horizontale. À son départ, elle les avait toutes emportées sauf une. C'était son cadeau et sa trace, que je lui ai promis de préserver.

Lorsque la dernière plaque, la plus à droite, a été retirée, un nom est apparu, gravé à la pointe en lettres majuscules dans le crépi grège : ANDRE CHAIX. Le R d'André, à mieux regarder, est une grande minuscule. Lorsque l'on déjeune dans cette cour, au frais, à l'ombre du grand platane, on distingue à peine les lettres. Je doute que le crépi, qui s'est ici et là détaché de la pierre, ait été repris jamais. Je me suis habitué à ce nom sur le mur, et j'ai fini par l'oublier.

Sur la petite place du village, à côté de la boulangerie et à quelques mètres de chez moi, il y a un monument « à la mémoire des enfants de Montjoux morts pour la France ». Les guerres sont loin, ces morts sont oubliés et en ces matins de l'étrange printemps 2020 où la pandémie avait suspendu le temps, j'ai dû passer devant vingt fois, chargé de pain et de croissants, indifférent et pressé. Un jour de mai, je crois, un nom a accroché mon regard : Chaix André (mai 1924 – août 1944). Les dates disaient tout : Chaix était un résistant, un maquisard sans doute, un jeune homme à la vie brève comme il y en eut beaucoup.

LE TELLIER Hervé, *Le Nom sur le mur* (extrait Titanic),

Gallimard, 2024.

Joseph Goebbels voulait un beau film à gros budget, un film de propagande qui illustre la cupidité anglo-saxonne et glorifie la race allemande. Résumons le scénario : au mépris de toute sécurité, et en dépit des avertissements du courageux officier allemand Petersen, l'infâme propriétaire Bruce Ismay lance son luxueux paquebot à pleine vitesse dans l'océan Atlantique. Un iceberg – qui n'est pas un nom juif, blague tout aussi inévitable que l'iceberg – est sur son chemin. La suite est connue, froide et salée. Malgré la panique générale, Peterson sauve le plus de passagers qu'il peut, et même, magnanime, l'ignoble Ismay, afin qu'il rende compte de ses crimes.

Goebbels fait réhabiliter le Cap Arcona, magnifique paquebot désaffecté qui rouille à Gotenhafen, une base navale de la Baltique. Et comme metteur en scène, il choisit Herbert Selpin. Dans les années vingt, Selpin a été assistant sur le Faust de Murnau, puis a travaillé pour la Fox. La fuite en exil des plus grands, de Fritz Lang à Billy Wilder, Marlene Dietrich ou Peter Lorre, a donné sa chance à beaucoup de seconds couteaux, et Selpin a déjà réalisé des films de propagande, et même, argument décisif, des scènes maritimes.

Goebbels attend beaucoup du tournage du Titanic et il fait tout pour qu'il réussisse. Herman Göring lui reproche même de dégarnir le front de l'Est à force d'y recruter des hommes comme figurants. C'est un mauvais calcul : les marins de la Kriegsmarine sont pour beaucoup des ivrognes, des brutes, il y a des viols en coulisse, des vols de matériel, des bagarres et des saouleries sur le plateau. Le tournage commence début 1942. Il devait durer un mois, prend d'abord un peu de retard, puis beaucoup. Selpin est excédé, et un soir d'été, alors qu'il dîne avec le co-scénariste du film, son ami Walter Zerlett-Olfenius, il évoque pêle-mêle, lui-même éméché, la discipline de l'armée allemande, l'avenir du Troisième Reich et l'intelligence de Joseph Goebbels. Imprudence funeste, car Zerlett-Olfenius le dénonce à la Gestapo. Selpin, accusé de propos défaitistes, est arrêté le 31 juillet 1942.

On l'envoie pour la nuit au quartier général de la police d'Alexanderplatz, à Berlin, et au matin, on le retrouve mort dans sa cellule, pendu avec ses bretelles de pantalon. La Gestapo, sur ordre de Goebbels, a chargé deux de ses hommes de l'assassiner.

Un réalisateur moins réputé encore est chargé de tourner les dernières scènes. Mais on est déjà en février 1943. L'Allemagne est désormais sous les bombes des Alliés, de Hambourg à Berlin. Les scènes de panique que présente le film-catastrophe en rappellent d'autres, dans les villes allemandes. Lors de la première projection privée, Goebbels juge le film par trop défaitiste et tranche : personne ne le verra.

Titanic se voulait la métaphore de l'effondrement de l'Angleterre. Son tournage a viré à l'allégorie catastrophique et piteuse de l'Allemagne nazie.

LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), *Jardins sauvages et autres parcs parisiens*, « Le parc des Buttes Chaumont », Gallimard, 2026.

La nuit tombe et la colline du Mont Chauve, qui est devenu le parc des Buttes Chaumont, se teinte de mauve. Toute la journée, on a couru sur les pelouses, on a débouché les bouteilles, on a roulé sur l'herbe des pentes, on s'est embrassé au bord du lac, parfois même on a grimpé jusqu'au kiosque de l'île, qui imite, pour les habitants de Lilliput, le temple de Vesta à Tivoli.

Mais voilà, le jour cède à la nuit, les gardiens sifflent la fin de partie, et les landaus roulent vers les issues, les joueurs rangent leur ballon, les pique-niqueurs replient les nappes. Et le parc sombre dans l'obscurité, éclairé seulement par les lumières des hauts immeubles qui le cernent. C'est soudain un océan d'ombres mouvantes et seule la chaleur, la moiteur, les bruits de la ville disent qu'on est encore en été.

Bientôt, trop tôt, l'hiver reviendra, les arbres dénudés découperont le ciel gris, la falaise sera blême et le lac noir. Le parc révélera un visage tout autre, qui n'est pas moins vrai que n'était celui de l'été. Ce sera un visage de clown triste, où la mort, comme on dit, planera, mais la vérité est qu'aux Buttes Chaumont, la mort ne plane pas. Elle est enterrée sous le gypse, la marne et la meulière, comme les chevaux et les bœufs épuisés à la tâche, les ouvriers morts dans les anciennes carrières, qu'ils creusaient pour construire Paris. Comme les fusillés de la Semaine sanglante, jetés par centaines par les Versaillais dans l'eau ténébreuse du lac. Comme les désespérés qui se jetèrent de la passerelle du Belvédère, en si grand nombre qu'on l'appela le « pont des suicidés ».

Alors, quand la nuit envahit le parc des Buttes Chaumont, peut-être rôdent-ils dans les allées, tous ces spectres, toutes ces victimes de la violence du travail, de la brutalité de l'Histoire avec sa grande hache, de la cruauté de la vie. Mais après tout, après tout, on a aussi le droit de les imaginer tous et toutes, sur le gazon des pentes, à bavarder, à s'engueuler, à parler gaiement du passé qui n'est plus, de l'avenir qui n'est pas, à se moquer de la vanité des choses et du temps, à rire, à rire sans plus rien craindre du monde, à s'aimer comme ne peuvent s'aimer que des fantômes. Des fantômes.

LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), *Jardins sauvages et autres parcs parisiens*, « Cimetière de Montmartre », Gallimard, 2026.

On a le droit d'aimer les cimetières. Ce ne sont pas des lieux tristes. On y trouve des arbres, des herbes folles, et de la pierre taillée. Leurs habitants n'y craignent plus la mort et n'ont la nostalgie de rien. S'y promener est juste une expérience de philosophie quotidienne, à choisir bien moins saisissante que celle qui consiste à observer longuement un oiseau mort.

Au cimetière de Montmartre, le promeneur est lecteur autant que regardeur. Les allées racontent deux siècles d'histoire ; le granit ou le marbre livrent les noms de ceux qui l'ont faite comme de ceux qui ont cru qu'ils la faisaient. Effacés des mémoires, députés et barons, oubliés généraux, capitaines d'industrie. Qui es-tu donc, Jean-Martial Bineau (1805-1855), député, président de conseil général, plusieurs fois ministre, sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur ? On célèbre ici la revanche des artistes et des écrivains, une morale joyeuse vient y triompher de l'esprit de sérieux. Eugène Labiche disait qu'« au cimetière de la gloire, il n'y a pas de concession à perpétuité ». La sienne se trouve ici, non loin de celle de Georges Feydeau. Juste à côté, Louise Weber dite La Goulue ne danse plus le French Cancan et ne pose plus, ni pour Renoir, ni pour Toulouse-Lautrec.

Si les stoïciens disent vrai, si rien n'existe entre les hommes, ni amitié, ni amour, ni tendresse, mais que le corps est tout et que toute sensation y prend naissance et s'y enracine, alors il ne tient qu'à nous que notre promenade nous emmène sur la tombe d'amis que nous n'avons pas connus hélas lorsqu'ils étaient vivants. Ici, division 29, France Gall et Michel Berger chantent pour nous « les Sucettes » de Gainsbourg ou le « Paradis blanc ». Là, division 21, Henri-Georges Clouzot parle cinéma avec François Truffaut, et un peu plus loin, on entend le poète Jacques Roubaud dire son admiration à l'écrivain Jacques Decour, division 25, Jacques Decour qui, avant d'être fusillé par les nazis à qui la police française l'avait livré, écrivit dans son ultime lettre à sa femme que, n'ayant pas de religion, il n'a pas sombré dans la méditation de la mort, mais se « considérait un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau ».

Et si l'on s'en sent le courage, on peut même aller, par charité, deviser avec Jean-Martial Bineau (1805-1855), qui s'ennuie un peu, mais qui fut tout de même député, président de conseil général, plusieurs fois ministre, sénateur, et grand-croix de la Légion d'honneur...

LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), *Jardins sauvages et autres parcs parisiens*, « Le jardin sauvage (nocturne) »,

Gallimard, 2026.

Il existe à Montmartre un jardin clos, secret, baptisé « le Jardin sauvage Saint-Vincent ». C'est une minuscule parcelle en pente, de cinquante mètres sur quarante, attenante aux vignes de Montmartre, protégée par une grille et une porte qu'on n'a jamais vue ouverte. C'est ce qui reste de l'ancien Maquis où survivait un peuple d'artisans et de paysans, et un demi-monde de petits vauriens et autres Rocambole, avant la percée de l'avenue Junot, de la rue Caulaincourt et la construction des pavillons de meulière de la rue Saint-Vincent. Le « jardin sauvage » est une friche volontaire où l'on a laissé pousser les sureaux, les digitales, les ronces et les lierres. On y trouve une mare aussi, fréquentée par quelques grenouilles et tritons. La nuit, les chats qui sont gris y chassent des rats qui le sont aussi.

Mais nous sommes des habitants du jour et la nuit ne nous appartient pas : de tout temps les ténèbres nous ont terrifiés, et durant des millénaires nous avons attendu le matin, aveugles et vulnérables. La nuit était l'empire des fauves, des monstres, des meurtriers. Avant que n'adviennent les lampadaires au gaz et les ampoules électriques, la nuit tombait vraiment, au moment où, bizarrerie de la langue, tombait aussi le jour. Et il n'y avait rue Saint-Vincent, à en croire Pierre Mac Orlan, qu'un unique bec de gaz qui clignotait devant le haut mur du cimetière.

Alors, s'il existe dans le jardin sauvage un arbre centenaire, il a connu la nuit noire sur le Maquis, et il a vu rentrer par la rue des Saules cette adolescente « qu'on appelait Rose, qui était belle, qui sentait bon la fleur nouvelle, rue Saint-Vincent ». C'était une fille qui « travaillait déjà pour vivre », comme on disait en euphémisme, et qui, l'hiver, les soirs de givre, voyait « la nappe étoilée et la lune en croissant, blanche et fatidique, sur la p'tite croix d'la basilique, rue Saint-Vincent ».

Rose est morte, assassinée, par son salaud de Jules « qu'était si caressant ». Il nous reste d'elle la chanson d'Aristide Bruant, la voix d'Yvette Guilbert, et de la colère aussi, contre les Jules et contre la misère. On aimerait que le « jardin sauvage Saint-Vincent » change de nom, que les ronces et les lierres et les digitales continuent à pousser dans le « Jardin de la Rose blanche », juste pour que Rose ne meure plus jamais, parce que c'est dégueulasse, elle était belle, elle sentait bon la fleur nouvelle, rue Saint-Vincent.

LE TELLIER Hervé (texte), DE BROCA Alexandre (dessins) et MOSER Sylvain (musique), *Jardins sauvages et autres parcs parisiens*, « Les arènes », Gallimard, 2026.

Rome a nourri le Moyen-âge, mais les siècles avaient enseveli les arènes et jusqu'à leur souvenir. Et puis, en 1858, on a ouvert la rue Monge au nord-est du Panthéon, et pour installer les écuries et l'entrepôt des véhicules de la Compagnie générale des Omnibus, on a creusé le sol. Alors est apparu l'amphithéâtre. Cela n'aurait pas arrêté les travaux si l'indignation des amoureux de ruines – et une souscription – n'avait sauvé les Arènes de la destruction, au moins en partie. Il n'en reste face à des façades d'immeubles sages que la scène ronde, les fondations des murs d'enceinte, et les premières rangées des tribunes.

C'est là, en haut des gradins des Arènes, qu'on doit s'asseoir. Il faut accepter de fermer les yeux, et de voyager, de retourner deux millénaires vers le passé, vers cette époque où nul ne savait encore qu'il vivait en l'an quoi que ce soit après Jésus-Christ : la Gaule avait été soumise, et Lutetia, Lutèce, ne s'appelait pas alors Paris. Il faut s'imaginer la foule tout autour, qui hurle et qui vocifère, douze mille plébéiens et patriciens unis dans l'attente du sang versé, il faut entendre dans l'arène les lames courbes des thraces frapper les boucliers des mirmillons, regarder les filets de rétiaires tournoyer vers les secutors armés de glaives, et endurer les cris de souffrance des gladiateurs.

Ils sont une dizaine à s'affronter, et parmi eux Asdrad, Marcus, Décimus : l'un a été fait prisonnier lors d'une guerre de Rome, Décimus est un meurtrier condamné à l'arène, et Marcus n'est qu'un pêcheur croulant sous les dettes, qui espère les rembourser au combat. Pour pimenter le spectacle, on fait parfois venir des lions d'Afrique. Mais pas aujourd'hui. *Ave Caesar, morituri te salutant*, ceux qui vont mourir te saluent, et dans quelques minutes à peine l'un d'eux sera Decimus, égorgé avant même d'avoir pu lever son lourd bouclier. On n'est pas dans un péplum, ni dans une bande dessinée, ni dans un de ces tableaux académiques du très oublié Jean-Léon Gérôme.

On ouvre les yeux, on se lève, on s'époussète, et la poussière retombe sur les ruines. Les hommes meurent, les empires s'effondrent, et les langues aussi s'éteignent dès qu'elles cessent de se mouvoir. Le latin survit pourtant dans le nom des nuages et celui d'*homo sapiens*, dans les *curriculum vitae* et les *post-scriptum*, les panneaux *Exit, et cetera*.

Combien de visages ont vu ces pierres ? Les dieux se rient des hommes qui bâtissent pour mille ans. Trois enfants entrent dans l'arène en criant, ils sortent un ballon de leur sac et bientôt ils vont jouer. Là où ils tracent un but est tombé Decimus.